

XVIII

Les pauvres vont à l'école

Montfort avait participé activement à l'éducation de ses frères et sœurs, au foyer, et s'était révélé, au collège, un véritable apôtre de ses camarades. A Saint-Sulpice, l'occasion lui a été donnée régulièrement de faire le catéchisme à la jeunesse de la paroisse.

Comme aumônier, à Poitiers, il est de droit, maître d'école, et il supplie les Administrateurs de donner aux 200 enfants de l'hôpital un bon maître qui leur apprenne à lire et à écrire et qui les forme à la piété. En attendant, il s'y consacre lui-même, avec d'autant plus de sollicitude, que Mgr de la Poype, son évêque, met l'éducation chrétienne au premier rang de ses devoirs épiscopaux.

Pendant, c'est au cours de ses missions surtout qu'il touche du doigt la grande pitié des enfants des campagnes et l'urgente nécessité des petites écoles pour les faire grandir dans la foi et les bonnes mœurs. Aussi le ministère des catéchismes eut-il ses préférences et y appliqua-t-il ses Frères le plus possible, selon leurs capacités. Ce fut surtout le cas du premier d'entre eux, le F. Mathurin, qu'un ancien biographe présente comme faisant « le catéchisme et l'école », avec M. de Montfort.

D'ailleurs, n'est-ce pas la mission que lui a donnée Clément XI ? Et lui qui voyait dans tout pauvre un autre Jésus-Christ, comment ne serait-il pas attiré par les enfants que le Sauveur aimait à bénir ? Aussi, « sa première occupation, fut-elle d'établir, dans le cours de ses missions, des écoles chrétiennes pour les garçons et pour les filles ». Et il disait que « ces écoles étaient les pépinières de l'Eglise... où les enfants, comme de tendres arbrisseaux, étaient taillés et cultivés avec soin et devenaient propres à porter de bons fruits »...

Mais les écoles valent ce que valent les maîtres. Aussi, à la

demande de son évêque, va-t-il se préoccuper de trouver et de mettre en place des apôtres pour l'enfance.

Fondateur d'écoles charitables

Tout en étant convaincu de la valeur missionnaire de l'éducation chrétienne, « il attendait paisiblement le moment providentiel » de passer à l'action. Or, « un jour, réfléchissant... aux grands maux que l'hérésie... faisait à La Rochelle, surtout par le moyen de l'instruction que quelques personnes, infestées de l'erreur, prétendaient donner à la jeunesse, il lui vint à l'esprit que l'Etablissement des écoles chrétiennes... serait le remède le plus sûr et le plus efficace à ce grand mal ».

Il fait approuver son projet par Mgr de Champflour : Ouvrir des *écoles charitables*, qui recevront gratuitement les enfants pauvres, et dans lesquelles la formation sera assurée, sous le contrôle de l'évêque, par des maîtres et des maîtresses donnant toute garantie au point de vue de la doctrine et des mœurs. Il songe ici, d'abord, à ses Frères et aux Filles de la Sagesse.

L'évêque se charge de procurer les locaux. On les trouve dans la maison de M. Cléménçon, le marchand drapier chez qui le Missionnaire a logé avant de se retirer à Saint-Eloi. Cette maison est bientôt distribuée en salles de classe, et, au bout de quelques mois, l'école peut s'ouvrir. Le prêtre qui en assure la direction dit la messe à la fin de la classe et confesse les enfants, tandis que les maîtres, formés par le Missionnaire lui-même, se chargent de les instruire.

Avec la précision et la prudence qu'il a coutume d'apporter dans l'organisation de ses missions, processions ou confréries, le Fondateur entre dans tous les détails (conditions d'admission, horaire des classes, programmes des études et des exercices de piété, récompenses et punitions...), « comme si toute sa vie il avait été employé à gouverner des enfants ».

Dans chaque salle, neuf bancs, disposés en gradins, portent le nom des neuf chœurs des anges, en sorte qu'en enseignant, le maître garde tout son monde sous les yeux. Et sur chaque banc, un moniteur est chargé de faire répéter et réciter les leçons. Quand il est à La Rochelle, Montfort vient « tous les jours aux petites écoles pour styler les maîtres à la discipline et à la méthode d'enseigner ».

Les résultats ne se firent pas attendre. « Toute la ville, dit un

chroniqueur, fut surprise du prompt changement qui se fit, par ce moyen, dans le peuple. Les enfants, constamment occupés et retenus, étaient devenus l'éducation de ceux dont ils étaient auparavant le fléau. »

Ainsi, les pauvres vont être évangélisés et dans un style de pure gratuité. « Il défendit absolument aux maîtres d'école de ne rien demander aux enfants ou à leurs parents, ni argent, ni présents, directement ou indirectement, car ce serait une prévarication notable pour un maître de contrevenir à cette règle. »

Le premier Missionnaire de la Compagnie de Marie

Mgr de Champflour invite, un jour, le P. de Montfort à s'occuper d'une région pauvre et délaissée, au sud-ouest de son diocèse. Sitôt l'école des garçons lancée, il s'y rend, par des chemins de traverse quasi impossibles en cette saison d'hiver. A Fouras, au milieu de gens ignorants, durs, enfouis dans leurs soucis matériels, dans l'île d'Aix, où toute la garnison, officiers en tête, vient à la mission, et dans plusieurs autres paroisses, aux mœurs déplorables, où les gens font pâturer leurs bestiaux dans le cimetière et se servent de l'église comme d'une grange pour y battre et serrer leurs récoltes, il doit faire péniblement son œuvre d'évangélisation, toujours avec le même entrain apostolique.

Rappelé à La Rochelle pour y installer ses Sœurs, il y multiplie ses prédications. Pendant le sermon qu'il fait le 2 février, chez les Dominicains, on le voit se transformer et s'envelopper d'une nuée rayonnante à tel point que l'assistance continue d'entendre sa voix sans apercevoir ses traits. Au cours d'un autre sermon, chez les Sœurs de la Providence, il s'arrête, tout à coup, pour dire : « Je sens que la Parole de Dieu me revient. Il y a ici quelqu'un qui me résiste, mais cet homme ne m'échappera pas ! » Or, dans l'auditoire, un jeune prêtre, qui vient d'entrer, se sent intérieurement visé par cette apostrophe.

Ancien élève du Séminaire du Saint-Esprit, où il se trouvait, en 1713, lors de la visite de Montfort, il a demandé à l'Archevêque de Paris des pouvoirs pour partir aux Missions étrangères et il arrive à La Rochelle en vue de s'y embarquer pour les Indes. Inquiet sur la validité des pouvoirs qui lui ont été accordés, il cherche à consulter, auparavant, Mgr de Champflour et M. de Montfort. Et c'est

ainsi qu'il est entré, fortuitement, dans cette chapelle au moment d'un sermon.

Rejoignant le Prédicateur à la sacristie : « Sans doute est-ce moi que visait votre apostrophe ? », lui demande-t-il. Et d'expliquer son cas. Montfort venait de lire une lettre dans laquelle un prêtre, qui avait promis de l'aider, se déroba... « Vous êtes le remplaçant que le Bon Dieu m'envoie, lui dit-il, tout de go. Il faut que vous veniez avec moi pour que nous travaillions ensemble ! — Impossible ! Je suis engagé sur un vaisseau comme aumônier. Le capitaine m'a avancé cent écus... — Qu'à cela ne tienne ! Monseigneur lui remettra cet argent... »

Et M. Vatel — c'est le nom de ce jeune prêtre — qui connaît bien les intentions et les projets de Montfort, se laisse conduire chez Mgr de Champflour. L'évêque confirme la décision prise et avance de quoi désintéresser le capitaine... C'est ainsi, que sur l'appel impératif de l'homme de Dieu, il va désormais être son fidèle auxiliaire et le premier membre de la Compagnie de Marie.

La Sagesse à La Rochelle

De Saint-Lô, Montfort avait écrit à Sœur Marie-Louise pour lui demander de se préparer à quitter l'hôpital de Poitiers et de venir à La Rochelle faire l'école aux petites filles. D'hospitalières, devenir enseignantes, et dans une autre Province, c'est, pour les Sœurs, une double inconnue qui les jette dans le trouble et l'hésitation.

Courant d'une mission à l'autre, Montfort attendait la réponse de ses Filles. Au bout de quelque temps, il leur mande, à nouveau, de la part de Monseigneur, cette fois, « de venir commencer l'ouvrage tant désiré » des écoles, même s'il faut vaincre beaucoup de difficultés et prendre « une route toute parsemée d'épines et de croix ».

Ces « épines », pour Marie-Louise, c'est sa mère qui se refuse à la laisser partir, et son père qui, tout en acquiesçant, demande que l'évêque promette aux deux Filles de la Sagesse « entretien et protection ». Ce sont aussi les administrateurs qui ne consentent pas à perdre celle qui est la clef de voûte de l'organisation dans l'hôpital. Et encore Mgr de la Poype, l'aumônier, Catherine Brunet elle-même, désorientée par cette obéissance...

Un tel barrage eût été infranchissable si Marie-Louise n'eût

entendu de son confesseur le P. Carcault, ces mots décisifs : « Allez, de ce pas, arrêter deux places dans le coche... Et partez, aujourd'hui même ! » Alors, tous les obstacles s'effondrèrent comme château de cartes. Et ce fut la généreuse Catherine, elle-même, qui poussa sa Mère dans la voiture, en criant : « Fouette, cocher ! »

A La Rochelle, déception ! Pas de Père pour les accueillir, ni de maison prête pour les recevoir. Sous un toit d'emprunt, elles se posent questions sur questions, auxquelles le Père, en pleine mission à Taugon, ne peut répondre que par lettre, de manière brève et austère.

Et pourtant son cœur est près de ses Filles dans la peine... Il ne tarde pas à les rencontrer longuement, d'ailleurs, dans le recueillement du Petit-Plessis, maison de campagne des Jésuites. Alors, exultant, il leur dit que l'heure de la Providence est venue. Et nommant Marie-Louise Supérieure, il lui montre dans l'aire, une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes : « Voyez, ma Fille, avec quelle bonté elle en prend soin ! C'est ainsi que vous devez vous comporter avec toutes les Filles dont vous allez être la Mère ! »

L'école des Sœurs se remplit vite des petites pauvres de la ville. Le Père y multiplie ses visites pour voir si tout s'y déroule bien selon les règles qu'il a données. Sa joie est grande d'entendre des enfants s'interpeller dans la rue : « Où vas-tu à l'école ? Chez les Filles de la Sagesse ! » En plus du dépouillement et de l'austérité de leur nouvelle vie, il y eut, au début, la lassitude des longues journées avec de petites filles déguenillées et turbulentes. Mais cela dura peu et, dans la ville, on ne tarda pas à admirer l'éducation donnée dans l'école des Sœurs.

Si bien que, la même année, deux postulantes s'ajoutent à leur Communauté. En même temps qu'il leur promet la robe grise, le Fondateur met au point, dans sa solitude priante, ces Règles d'une haute inspiration et d'une admirable mesure, qui seront le grand instrument de sanctification des phalanges à venir. Dûment examinées par le P. Recteur des Jésuites et approuvées par Mgr de Champflour, il les présente à Marie-Louise, en disant : « Recevez cette Règle, ma Fille, observez-la et faites-la observer à celles qui vivront sous votre conduite. »

Les Sœurs s'appellent désormais « la Communauté de la Sagesse pour l'instruction des enfants et pour le soin des pauvres ». Les enfants sont là entre leurs mains et bientôt elles retrouveront les pauvres, qu'elles ont momentanément quittés, à l'hôpital de La Rochelle et à celui de Poitiers...

Sur les brisées du diable

Le Vendredi Saint de 1715 Montfort commence à Saint-Amand-sur-Sèvre une mission qui va durer plus de 40 jours. Le diable, exploitant la crédulité de ce peuple avait brouillé inextricablement les familles entre elles. On s'y accusait mutuellement de se livrer à des maléfices et de jeter des sorts sur les récoltes, les bestiaux et les personnes elles-mêmes.

Dans ces superstitions, le Missionnaire a flairé tout de suite les influences du Malin qui cherche à maquiller la foi vivante des chrétiens et à semer dans leurs cœurs l'ivraie vivace des inimitiés. Sur une femme qui a des comportements étranges, il croit même devoir pratiquer les exorcismes prévus par l'Eglise. Et quelle n'est pas sa surprise de l'entendre lui répondre en latin à toutes les questions qu'il lui pose. En offrant pour elle le Saint Sacrifice et en l'associant à sa prière par quelques exercices de piété, il la débarrasse d'infestations suspectes et la rend saine et joyeuse à sa famille.

Le diable a beau jeu quand il peut pêcher dans l'eau trouble de la religiosité populaire : la foi, la prière, les sacrements eux-mêmes se contaminent d'esprit magique et finissent par faire bon ménage avec les pires désordres. Aussi, pour éclairer ces braves gens, le Missionnaire expose, à loisir, la doctrine chrétienne sur les démons et leurs œuvres de ténèbres, et leur montre comment se dégager de leurs emprises funestes.

En même temps, il leur fait toucher du doigt la présence agissante du Dieu d'amour. On lui amène des malades, il récite sur eux une page d'évangile, et plusieurs s'en retournent guéris. Les voisins qui vivent dans une méfiance réciproque sont invités à renoncer à toute vengeance occulte et à faire publiquement leur réconciliation. Et tous doivent contribuer à nourrir les pauvres de la paroisse : sur une table, bien en vue dans l'église, les familles viennent, tour à tour, déposer un pain aux pieds du Saint Enfant Jésus. Un autre jour, hommes et jeunes gens se rassemblent avec outils et attelages, pour entourer le cimetière d'un mur qui empêchera le bétail de venir paître sur les tombes, ou pour édifier un calvaire ou une chapelle à la Vierge devant laquelle commence aussitôt la prière quotidienne du Rosaire.

Ainsi, émergeant des pénombres douteuses propices aux diableries, Saint-Amand, en ces fêtes de Pâques, fleurit dans un véritable climat d'évangile. Contagieuse, la confiance gagne les paroisses voi-

sines, et bientôt l'église est insuffisante pour les prédications. Entraînant les foules à sa suite, Montfort plante sa chaire au pied d'un grand arbre. Et comme on s'en rapproche le plus possible pour rien perdre du sermon : « Ne vous pressez pas tant, crie-t-il. Dieu m'a donné la grâce de me faire entendre de tout mon auditoire. »

N'ayant comme auxiliaires que deux jeunes prêtres, il a dû assumer tous les sermons et tous les catéchismes. Et c'est à bout de ses forces que, la mission finie, il rejoint le château de la Treille, près de Cholet, où M^{lles} de Bauveau lui offrent une résidence pour s'y reposer. Mais à peine y est-il rendu que les fidèles de La Séguinière courent à lui : comment refuserait-il d'aller prier avec eux et de les exhorter devant Notre-Dame de Toute-Patience ? Les rassemblements deviennent tels qu'en accord avec le clergé il organise avec gens en costumes, militaires, musiciens une procession générale fort colorée, à laquelle toute la région accourt et participe...

Son véritable repos, il va le prendre sur les routes en se rendant à pied, d'abord à Nantes où plusieurs œuvres, confréries, hospice, école attendent ses directives ; puis, de là, à Fontenay-le-Comte, capitale du Bas-Poitou, qui va être, pendant cette fin d'année, le théâtre de son apostolat.

Dans la capitale du Bas-Poitou

Sur les dernières collines du Bas-Bocage, d'où descend la rivière Vendée, la Réforme a poussé de vigoureuses racines. Encore vivace, l'hérésie suscite une opposition diffuse et amère contre tout ce qui est catholique. Par Mervent, où il se fait la main à ce milieu nouveau, Montfort arrive à Fontenay où il a promis de commencer ses prédications le 25 août. L'affluence est telle qu'il ne retient que les femmes pour une première mission.

En raison d'un prochain changement de garnison, les soldats, cependant, obtiennent de participer à la mission des femmes. Cela entraîne une aventure qui va faire grand tapage dans la ville. Tout était fort bien parti. Le commandant, aussi chatouilleux d'humeur que d'honneur, faisait conduire ses hommes à l'église Saint Jean où une place leur était réservée. Montfort leur donnait même une part active dans la mission : l'un d'eux, de sa voix d'or, entonnait les cantiques et souvent la musique les accompagnait. Puis n'avait-il pas composé, pour eux, un chant dont l'allure martiale plaisait à tous ?

Un soir, le commandant est lui-même au fond de l'église et s'y tient négligemment, accoudé sur le bénitier. Rentrant par la même

porte, Montfort voit, de dos, cet homme qui, ayant gardé son chapeau sur la tête, s'administre de bonnes prises de tabac, éternue bruyamment et rit avec désinvolture. Sans l'avoir reconnu, il va vers lui et lui rappelle que la mission est réservée aux femmes. Piqué de la remarque, l'homme se redresse et réplique avec éclat :

« Pour qui me prenez-vous ? Cette église est à tout le monde et j'ai autant de droits de rester ici que vous... » Et la main à la garde de son épée, comme pour défendre sa place : « Je ne sortirai pas d'ici », cria-t-il.

Surpris par cette réaction violente, Montfort dit : « Soit ! Restez pour aujourd'hui, mais n'y revenez pas demain ! Après cette mission, j'en ferai une pour les hommes... »

Le commandant vit-il, dans cette concession, un manque de parole ? « Je reviendrai demain, malgré vous, cria-t-il, d'une voix tonitruante et rouge de colère... Les églises ne sont pas faites pour les chiens, mais pour les chrétiens ! De quel droit pourriez-vous m'en empêcher ?

— Au moins, Monsieur, dit le Missionnaire, suppliant, n'y commettez point d'immodesties... »

Mais l'officier ne prisait pas plus les avertissements que les ordres... Et, en lançant une bordée d'injures, il sort à moitié son épée et menace d'en percer le pauvre prêtre qui, sans mot dire, se met à genoux et baise la terre en expiation de cette colère impie...

A ces altercations, l'assistance avait reconnu la voix du commandant et commençait à craindre, car sa fureur allait croissant. Des femmes accoururent alors, cherchant à entourer le Père et à refouler l'officier. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre plus agressif encore contre le missionnaire. Il se jette brutalement sur lui, et le prenant à la gorge, il lui assène deux coups de poings si violents que M. de Montfort se sent défaillir et s'écrie : « Femmes, à moi ! »

« Soldats, à moi ! » lance, de son côté, le commandant. Aussitôt, dans l'église, ce fut une affreuse mêlée avec des cris épouvantables. Tremblant de peur et craignant le pire pour M. de Montfort et pour les femmes, M. des Bastières — c'est lui qui l'avoue — se précipita du sanctuaire dans la sacristie pour s'y réfugier. Deux soldats, qui connaissaient les fureurs de leur chef, l'y suivirent, le suppliant de témoigner qu'ils étaient innocents du meurtre qui allait se commettre... Et, traînant des meubles devant la porte, ils se barricadèrent et attendirent...

Au bout d'un quart d'heure cependant, il se fit un profond

sines, et bientôt l'église est insuffisante pour les prédications. Entraînant les foules à sa suite, Montfort plante sa chaire au pied d'un grand arbre. Et comme on s'en rapproche le plus possible pour ne rien perdre du sermon : « Ne vous pressez pas tant, crie-t-il. Dieu m'a donné la grâce de me faire entendre de tout mon auditoire. »

N'ayant comme auxiliaires que deux jeunes prêtres, il a dû assumer tous les sermons et tous les catéchismes. Et c'est à bout de ses forces que, la mission finie, il rejoint le château de la Treille, près de Cholet, où M^{lles} de Bauveau lui offrent une résidence pour s'y reposer. Mais à peine y est-il rendu que les fidèles de La Séguinière courent à lui : comment refuserait-il d'aller prier avec eux et de les exhorter devant Notre-Dame de Toute-Patience ? Les rassemblements deviennent tels qu'en accord avec le clergé il organise avec gens en costumes, militaires, musiciens une procession générale fort colorée, à laquelle toute la région accourt et participe...

Son véritable repos, il va le prendre sur les routes en se rendant à pied, d'abord à Nantes où plusieurs œuvres, confréries, hospice, école attendent ses directives ; puis, de là, à Fontenay-le-Comte, capitale du Bas-Poitou, qui va être, pendant cette fin d'année, le théâtre de son apostolat.

Dans la capitale du Bas-Poitou

Sur les dernières collines du Bas-Bocage, d'où descend la rivière Vendée, la Réforme a poussé de vigoureuses racines. Encore vivace, l'hérésie suscite une opposition diffuse et amère contre tout ce qui est catholique. Par Mervent, où il se fait la main à ce milieu nouveau, Montfort arrive à Fontenay où il a promis de commencer ses prédications le 25 août. L'affluence est telle qu'il ne retient que les femmes pour une première mission.

En raison d'un prochain changement de garnison, les soldats, cependant, obtiennent de participer à la mission des femmes. Cela entraîne une aventure qui va faire grand tapage dans la ville. Tout était fort bien parti. Le commandant, aussi chatouilleux d'humeur que d'honneur, faisait conduire ses hommes à l'église Saint Jean où une place leur était réservée. Montfort leur donnait même une part active dans la mission : l'un d'eux, de sa voix d'or, entonnait les cantiques et souvent la musique les accompagnait. Puis n'avait-il pas composé, pour eux, un chant dont l'allure martiale plaisait à tous ?

Un soir, le commandant est lui-même au fond de l'église et s'y tient négligemment, accoudé sur le bénitier. Reentrant par la même

porte, Montfort voit, de dos, cet homme qui, ayant gardé son chapeau sur la tête, s'administre de bonnes prises de tabac, éternue bruyamment et rit avec désinvolture. Sans l'avoir reconnu, il va vers lui et lui rappelle que la mission est réservée aux femmes. Piqué de la remarque, l'homme se redresse et réplique avec éclat :

« Pour qui me prenez-vous ? Cette église est à tout le monde et j'ai autant de droits de rester ici que vous... » Et la main à la garde de son épée, comme pour défendre sa place : « Je ne sortirai pas d'ici », cria-t-il.

Surpris par cette réaction violente, Montfort dit : « Soit ! Restez pour aujourd'hui, mais n'y revenez pas demain ! Après cette mission, j'en ferai une pour les hommes... »

Le commandant vit-il, dans cette concession, un manque de parole ? « Je reviendrai demain, malgré vous, cria-t-il, d'une voix tonitruante et rouge de colère... Les églises ne sont pas faites pour les chiens, mais pour les chrétiens ! De quel droit pourriez-vous m'en empêcher ?

— Au moins, Monsieur, dit le Missionnaire, suppliant, n'y commettez point d'immodesties... »

Mais l'officier ne prisait pas plus les avertissements que les ordres... Et, en lançant une bordée d'injures, il sort à moitié son épée et menace d'en percer le pauvre prêtre qui, sans mot dire, se met à genoux et baise la terre en expiation de cette colère impie...

A ces altercations, l'assistance avait reconnu la voix du commandant et commençait à craindre, car sa fureur allait croissant. Des femmes accoururent alors, cherchant à entourer le Père et à refouler l'officier. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre plus agressif encore contre le missionnaire. Il se jette brutalement sur lui, et le prenant à la gorge, il lui assène deux coups de poings si violents que M. de Montfort se sent défaillir et s'écrie : « Femmes, à moi ! »

« Soldats, à moi ! » lance, de son côté, le commandant. Aussitôt, dans l'église, ce fut une affreuse mêlée avec des cris épouvantables. Tremblant de peur et craignant le pire pour M. de Montfort et pour les femmes, M. des Bastières — c'est lui qui l'avoue — se précipita du sanctuaire dans la sacristie pour s'y réfugier. Deux soldats, qui connaissaient les fureurs de leur chef, l'y suivirent, le suppliant de témoigner qu'ils étaient innocents du meurtre qui allait se commettre... Et, traînant des meubles devant la porte, ils se barricadèrent et attendirent...

Au bout d'un quart d'heure cependant, il se fit un profond

silence... Ouvrant la porte, M. des Bastières vit les femmes, à leur place, et M. de Montfort en chaire, pâle comme un mort, mais calme et souriant. Il prêcha pendant une heure avec la même présence d'esprit que d'habitude...

Mais l'officier et ses soldats, repliés dans le cimetière, l'attendaient à sortir, sabre nu à la main. Nouvelle scène des femmes qui supplient M. de Montfort de ne pas quitter l'église... S'étant décidé à partir quand même, il passa au milieu des injures et se rendit à la Providence, escorté par une troupe féminine.

Faisant alors cerner la maison du missionnaire par un peloton de soldats qui avaient l'ordre de le garder prisonnier, le commandant du Ménis partit faire son rapport à l'évêque, en vue d'obtenir une condamnation. Or, le lendemain matin, le prisonnier, sans que personne l'ait vu sortir de chez lui, se présentait, à la sacristie, pour dire sa messe à l'heure habituelle. Et la condamnation ne vint pas. Mgr de Champflour ne voulut pas se prononcer sans entendre l'accusé. Et c'est le curé de Saint-Jean qui l'informa exactement des faits.

Même justifié aux yeux de tous, le missionnaire n'en pleurait pas moins le départ des soldats qui, non seulement ne réparurent pas à la mission, mais durent, selon l'ordre de leur chef vindicatif, se rassembler dans une maison voisine de l'église pour y jouer et chanter des airs profanes, afin de braver le Père et de troubler les cérémonies.

Cependant Dieu ne manqua pas de consoler son apôtre de l'hostilité ouverte ou cachée de ses ennemis, en multipliant, sous ses pas, les signes de sa puissance et de sa miséricorde. La fille du trésorier de l'église, sur laquelle il récite un évangile, se relève guérie d'une longue maladie ; deux personnes en vue dans la société de Fontenay abjurent le protestantisme ; un grand chaudron populaire, alimenté par les aumônes de tous, permet de nourrir les pauvres de la ville et de les avoir tous au catéchisme... Enfin, un grand calvaire est planté, au pied duquel viendront prier les Vendéens de l'Armée catholique et royale aux jours sombres de la Révolution.

L'Ermitte de Mervent

Au début de l'été, Montfort avait prêché une mission à Mervent, petite paroisse pauvre dans un cadre pittoresque de forêt, entre les deux affluents de la Vendée, la Mer et le Vent. Après y avoir res-

tauré laborieusement l'église paroissiale et la foi des âmes, et non sans y accomplir maints prodiges qui ajoutent encore à sa notoriété, il s'éprend à nouveau de solitude et de vie cachée, loin des vains bruits du monde. Besoin de repos physique, attrait de l'intimité de Dieu et de Notre-Dame, aspiration d'une âme toute surnaturelle à respirer plus profondément dans une prière que rien ne brise ou ne détende ? Tout cela à la fois, sans doute.

Or la forêt est là, toute proche, qui l'invite à entrer dans ses sentiers secrets, sa lumière verte et sa paix végétale. Avec l'agrément de Mgr l'évêque et de l'Intendant des Finances — car c'est le domaine royal — il élit domicile sur un versant abrupt appelé *la Roche aux Faons*. En juillet, la température est douce : il aménage une grotte pour y prier, écrire et dormir. Au-dessus, une clairière, où il peut jardiner en écoutant chanter les oiseaux et les mille bêtes de l'herbe. Il rêve d'y bâtir une chapelle et, en attendant, il y dresse une croix rustique. Quelques mètres plus bas, une source, dont il capte l'eau dans un bassin de granit. A travers les fûts de chênes et de châtaigniers, des échappées lumineuses sur une étroite vallée au fond de laquelle on entend le tic-tac du moulin de Pierre-Brune.

Par les prés, chaque matin, il se rend à l'église pour y célébrer sa messe. Et c'est ensuite une longue journée de contemplation dans ces décors naturels où tout lui rappelle la vertu, « les rochers, la constance, les bois, la fécondité, les eaux, la pureté, et les oiseaux, la diligence », où tout lui découvre « la trace constante » du Créateur :

Joignons-nous, chastes tourterelles,	Quand je vois la vitesse
Gémissons dans ce désert,	De ce petit levraut,
Soupirons de concert,	J'accuse ma paresse
Vers Dieu, vers la vie éternelle.	A chercher le Très-Haut.

Après la mission de Fontenay, l'homme de Dieu revient dans cette solitude qu'il aime. Et les gens, heureux de son retour, lui apportent volontiers de la nourriture et lui offrent leurs services. La grotte ouvrait sur le nord et le vent s'y engouffrait brutalement. Des équipes vinrent avec des outils et des matériaux : après avoir fait sauter quelques souches elles entreprirent d'élever une murette protégeant l'entrée de la grotte...

Les écoles de La Rochelle et une retraite aux religieuses de Notre-Dame à Fontenay l'arrachèrent de nouveau à son ermitage. Quand il

y revint, les feuilles avaient pris leurs riches couleurs d'automne avant de mourir. Puis, pendant le mois d'octobre, il doit reprendre encore son dur labeur de missionnaire dans la paroisse voisine de Vouvant. Mais, pour la première fois, c'est avec deux prêtres qui formeront le premier noyau de la Compagnie de Marie, MM. Vatel et Mulo.

En y arrivant, dit une tradition locale, il frappe à la porte de la mère Imbert et lui demande à manger pour l'amour de Dieu. « Hélas ! je n'ai rien à vous offrir ! gémit la vieille femme. — Que si ! lui dit le Père. Il y a un magnifique cerisier dans votre jardin. Allez donc y cueillir des cerises pour nous rafraîchir. » Croyant à une plaisanterie et cependant aguichée par une telle promesse, elle va voir et revient toute joyeuse : « C'est vrai, dit-elle. Mon cerisier est en fleurs ! — Il y a même des fruits, affirme Montfort, retournez voir ! » De fait, il y avait une belle récolte de cerises dont la mère Imbert remplit un panier pour ses hôtes, à qui elle servit aussi un bon repas. Sitôt les missionnaires sortis, elle courut encore au jardin, mais, hélas ! il ne restait plus sur son cerisier que des feuilles couleur d'automne...

L'accueil réticent de la mère Imbert marquait déjà celui de la paroisse de Vouvant où le diable tenait en mains bien des gages. Un autre signe en fut donné dans une jeune fille, très pieuse pourtant, dont les faits et gestes révélaient une influence occulte. Soumise aux exorcismes, dans l'église, elle s'écria : « Tu crois être seul avec moi, mais tu te trompes ; il y a des malins dans le clocher qui veulent savoir ce que tu diras et ce que je te répondrai. » On ne tarde pas à y découvrir quelques libertins qui s'en échappent tout penauds. L'homme de Dieu comprend que le diable veut s'amuser de lui, et il se lance à fond dans la mission que bloquent des pécheurs scandaleux. Et c'est la possédée qui, en dénonçant publiquement certains de leurs crimes, provoque la conversion de plusieurs d'entre eux.

Mais après avoir semé dans les larmes, le missionnaire voit se lever de beaux témoignages évangéliques dans les Associations qu'il vient de fonder. Et grâce à la libéralité de M^{me} de la Brûlerie, de la lieutenantante de Vouvant et d'une bonne femme, il reçoit en legs deux boisselées de terre et deux maisons dans lesquelles il songe déjà à rassembler ses Pères et ses Frères en communauté, ainsi que cela ressort de son Testament.

Ce projet de s'installer à Vouvant souda-t-il entre elles les oppositions larvées de ses ennemis dans la région ou déclencha-t-il l'inter-

vention d'une administration pointilleuse contre les aménagements de son ermitage dans la forêt ? Toujours est-il que le 28 octobre, comme il achevait d'entourer sa grotte en vue de l'hiver, trois agents du Roi se présentèrent pour enquêter... Ils finirent par dresser un long et ridicule procès-verbal constatant qu'il y avait « usurpation de Sa Majesté... ».

S'ils réussirent à ôter au vagabond de Dieu jusqu'à la pierre sur laquelle, dans ce coin délaissé du domaine royal, il espérait reposer sa tête, ils ne purent effacer, cependant, le souvenir de son pieux séjour en ce lieu qui est toujours demeuré, depuis, *la Grotte du Père de Montfort...*